



© Bettmann/Corbis

Si les caraques sont si lentes, c'est parce qu'elles sont lourdes : les nombreuses marchandises qu'elles transportent s'y entassent un peu partout. Souvent, les passagers doivent céder leurs cabines aux marchands, qui y entreposent leurs produits, et dormir sur le pont. L'entassement désordonné des personnes et des biens rend les navires instables et la navigation périlleuse.

Qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Mais ce n'est là que le moindre des dangers. Bien d'autres sont au rendez-vous : typhons, fréquents sur les mers orientales ; rochers et hauts-fonds marins que les approximatifs portulans – les cartes nautiques de l'époque – ne mentionnent pas ; vagues gigantesques en plein océan ; vents imprévisibles (on part de Lisbonne en mars et de Goa à Noël en comptant sur les moussons qui soufflent une partie de l'année

vers l'Est, l'autre partie vers l'Ouest). Le tout avec une instrumentation et des données géographiques peu fiables : la boussole devient folle au cap de Bonne-Espérance et la longitude est calculée grossièrement à partir de la distance *présumée* du navire au port qu'il a quitté...

Et que dire des dangers humains ? Souvent recrutés de force parmi des paysans, des pauvres gens, des prisonniers et des ivrognes, les marins sont inexpérimentés. De leur côté, les officiers sont embauchés en tant que nobles et non comme experts en navigation. Sans compter que les épouses et les filles des officiers excitent les matelots malgré les prostituées invitées à bord. Enfin, il faut aussi faire avec les clandestins se cachant pour échapper à de sombres affaires...

Dans ce paysage peu engageant, les jésuites organisent des messes et des processions à bord des navires et confisquent les dés à jouer ainsi que les livres licencieux des marins. Mais cela ne suffit pas à

conjuré les maladies, les pirates et les naufrages : on meurt de la typhoïde, du scorbut, de malnutrition, de la nourriture avariée, de l'eau polluée et même d'insolation. Pirates et corsaires, surtout anglais et hollandais, sillonnent l'Océan à la poursuite des concurrents de leurs gouvernements sur les marchés d'Asie ou à la recherche d'un butin.

Ainsi, seule l'obsession de gagner beaucoup d'argent (c'est le cas des marchands), ou celle de convertir de nombreuses âmes au christianisme (c'est le cas des missionnaires), pouvait justifier un tel voyage...

Matteo Ricci et ses compagnons ne sont pas les premiers jésuites à s'installer à

LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT PAUL du couvent jésuite de Macao, gravure du peintre allemand Wilhelm Heine (1854). Important comptoir commercial, cette presqu'île chinoise était en partie gérée par les Portugais depuis une vingtaine d'années lorsque la mission jésuite de Matteo Ricci débarqua, en 1582.

L'AUTEUR



Spécialiste de l'histoire des sciences et des techniques en Chine, Isaia IANNAACONE est professeur à Bruxelles et chercheur associé auprès de l'Observatoire de Paris.

Macao. Dès les années 1540, la Compagnie de Jésus avait envoyé des hommes en Extrême-Orient – en Inde et au Japon –, où le Portugal et l'Espagne avaient pris le contrôle de quelques territoires et, dès 1557, plusieurs missionnaires s'étaient succédé à Macao. Toutefois, aucun n'avait pu franchir durablement les portes de l'enclave portugaise et installer une mission en Chine, les Chinois restant méfiants envers ces étrangers. Confrontés au supplice du Christ, ils redoutaient d'adorer un homme blessé, agonisant sur la croix, qui selon eux portait malchance. Cela d'autant plus qu'ils n'appréciaient pas les

hommes qui, à l'instar de Jésus, des bonzes bouddhistes ou des prêtres étrangers, n'avaient pas d'enfant et, par conséquent, manquaient d'héritiers pour assurer le seul culte pratiqués par tous les Chinois, celui des ancêtres. La méfiance envers les « barbares » était de toute façon de mise.

Amadouer les Chinois par la science

Tirant enseignement de l'échec de ses prédécesseurs, Matteo Ricci met au point une stratégie de pénétration du catholicisme. Le prêtre italien est un homme dogmatique et plein de préjugés : pour lui, les Chinois sont des « païens qui adorent des idoles », des ignorants qui pensent que le ciel est « vide et infini ». Il a néanmoins compris qu'il s'agit d'un peuple de longue tradition lettrée et qu'un dialogue devrait être possible sur ce terrain.

Les missionnaires apprennent donc le chinois et se familiarisent avec les coutumes locales. En outre, pour montrer leur volonté d'intégration et d'échange culturel, ils troquent leur robe contre la tenue vestimentaire des lettrés, les dépositaires de la culture chinoise, qui occupent des postes stratégiques auprès de l'Empereur. Ayant noté que l'Empereur de Chine est le Fils du Ciel et, qu'à ce titre, il se doit de connaître le ciel et tous ses phénomènes, les jésuites s'engagent sur le terrain de l'astronomie.

À l'époque, les Chinois n'arrivent pas à dresser un calendrier correct : fondés sur des mesures du temps à l'aide de divers instruments, tel le gnomon (cadran solaire), leurs calculs s'appuient sur des constantes astronomiques ajustées d'année en année et une origine provisoire du temps, elle aussi susceptible d'être révisée. Aussi, au lieu de l'Évangile, les jésuites présentent aux Chinois les livres d'Euclide ; à la place de la croix, ils leur montrent la lunette astronomique ; en guise de règles du catéchisme, ils leur donnent des méthodes pour dresser les cartes géographiques et les initient aux calculs astronomiques indispensables pour prévoir les mouvements des astres. Le plus frappant est qu'en agissant ainsi, les missionnaires ont apporté aux Chinois une

Bagages et nourriture

« Les bagages des missionnaires étaient entassés au fond de la cale, entre la carlingue et le premier pont. Comme ils renfermaient pour la plupart des livres, on les avait recouverts de sciure, de manière que les vers ne les attaquent pas. Pour la même raison, on avait enveloppé les caisses d'instruments – des sphères armillaires, des pendules, des sextants, des quadrants et la lunette astronomique – dans des couvertures de crins de cheval goudronnées. Non loin de

là, des tonneaux et des barils contenant de la viande de bœuf et de porc en saumure, du poisson salé, des galettes et de la farine également salées pour décourager souris et insectes. Ail, oignons, petits pois, haricots verts, pois chiches, patates douces, cassave et fruits secs complétaient le garde-manger. Il y avait aussi de l'eau potable qui ne tarderait pas à devenir putride, raison pour laquelle on avait installé sur le pont de grands réservoirs en bois afin d'y recueillir la pluie, suivant

l'usage des navires arabes qui sillonnaient l'océan Indien. Dans un coin de la cale, des centaines de poules, terrifiées par l'humidité et l'obscurité, le clapotis de l'eau qui filait sous leurs pattes, le grincement des cordes et les cris des rats, vivaient dans un état d'anxiété que les attentions de trois coqs noirs ne parvenaient pas à adoucir. Elles dégageaient une puanteur épouvantable. »

Isaia Iannaccone,
L'ami de Galilée, 2006

Naufrage du grand galion portugais Sao Joao, en 1552, sur les côtes de l'Afrique de Sud.



B. Gomes de Brito. História tragico-marítima. 1735